

Flics et malfrats en voyage

Eric Wright, *La nuit de toutes les chances*, traduit de l'anglais par Isabelle Collombat, Québec, Alire, 2004, 256 p.

Laurent Laplante, *Les mortes du Blavet*, Chicoutimi, JCL, coll. « Couche-tard », 2004, 312 p.

André Jacques, *La commanderie*, Montréal, Québec Amérique, 2004, 422 p.

Hélène Rioux

Number 115, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2004). Review of [Flics et malfrats en voyage / Eric Wright, *La nuit de toutes les chances*, traduit de l'anglais par Isabelle Collombat, Québec, Alire, 2004, 256 p. / Laurent Laplante, *Les mortes du Blavet*, Chicoutimi, JCL, coll. « Couche-tard », 2004, 312 p. / André Jacques, *La commanderie*, Montréal, Québec Amérique, 2004, 422 p.] *Lettres québécoises*, (115), 27–28.

Flics et malfrats en voyage

Un Torontois se fait trucider à Montréal, deux Québécoises se noient dans un fleuve breton, une Montréalaise disparaît mystérieusement entre l'Alsace et la Provence. Voilà le pain quotidien posé sur la planche des enquêteurs. Pourtant, rien de tout cela ne m'a vraiment tenue en haleine.

P O L A R | HÉLÈNE RIOUX

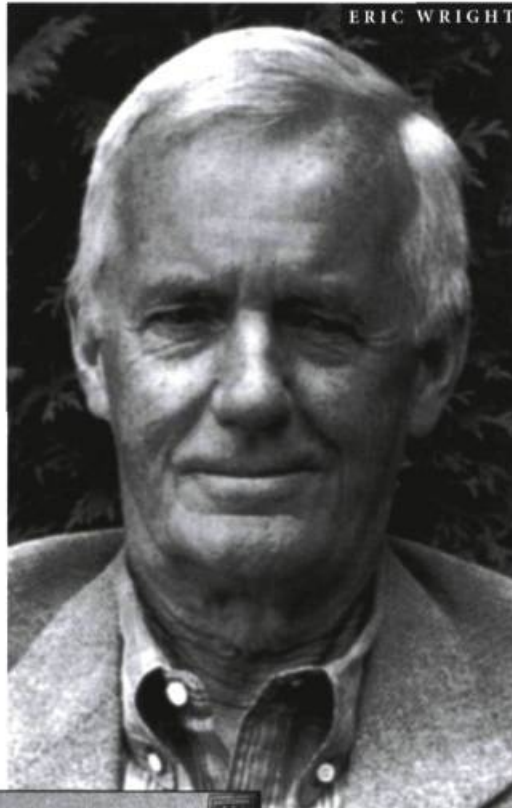
BON, COMMENÇONS PAR LE PIRE, *La nuit de toutes les chances*, d'ERIC WRIGHT. Quand je dis le pire, ce n'est pas tant à l'intrigue que je fais allusion. Après tout, elle se tient et, dans un polar, c'est au fond ce qui compte. Dans celui-ci, comme il se doit, nous avons un inspecteur : il s'appelle Charlie Salter et c'est le plus sympathique des policiers torontois, nous affirme la quatrième de couverture (je me demande bien pourquoi).

TORONTO-MONTRÉAL

Le pauvre est en quelque sorte relégué sur une tablette depuis que le chef du service de la police a été remplacé. Désabusé, bourru, comme le sont souvent les détectives de la littérature policière, il évoque une sorte de Maigret un peu naïf (et pas trop futé). Et, comme il se doit aussi, nous avons un meurtre : David Arthur Summers, un professeur enseignant la littérature romantique au Douglas College, a été assommé à coups de bouteille de whisky dans une chambre d'hôtel à l'occasion d'un congrès d'universitaires tenu à Montréal. Débordé par les frasques des séparatistes (!), le Montréalais chargé de l'enquête a besoin de la collaboration d'un policier torontois pour interroger les proches de la victime. Salter saute sur l'occasion.

C'est ainsi que nous faisons connaissance avec les collègues de Summers, qui ont participé au même colloque. Grâce à leurs témoignages, nous sommes mis au courant des mesquineries, rivalités, sympathies et antipathies qui pimentent la vie au département de littérature d'une université canadienne. À vrai dire, rien de très émoustillant. Mais passons.

La veuve, une étudiante et le partenaire de squash du défunt s'ajoutent à leur tour au nombre des suspects. Au fil de la lecture, nous apprenons aussi que, en plus d'enseigner Keats et Wordsworth, notre homme était un joueur compulsif et qu'il se déchaînait depuis quelques années sur les courts de squash. Pourquoi pas, en effet ? Et jusqu'ici,



malgré la banalité des personnages et le côté convenu de l'intrigue, ça pourrait quand même aller. Se lire, un jour de pluie.

Non, l'inacceptable, dans ce polar, c'est la langue. Une langue maladroite, lourde, qui sent la traduction à plein nez (alors que la traduction ne devrait jamais se sentir). Une langue qui, sans ménager les imparfaits du subjonctif, ne cesse d'hésiter entre l'argot (un agent de sécurité parle d'une femme « en cloque ») et le joul (les professeurs sont rentrés « paquetés » d'une virée dans un bar de danseuses). Et qui nous donne des perles comme : « Salter ouvrit un des tiroirs du bureau, qui s'avéra plein de rebuts. » (p. 55) Ou : « Il tenait avec affectation une pipe recourbée pourvue d'un couvercle dont le tuyau était dans sa bouche. » (p. 67) Ou encore : « Son premier instinct fut d'émettre un refus immédiat et moqueur. » (p. 77) Et que dire de phrases comme « Il boursicotait dans les marchandises » (p. 70) ou « La pièce était un soulagement après l'utilitarisme du Douglas College » (p. 106) ? J'arrête ici cette consternante litanie.

C'est ce que j'appelle le pire. Quand on lit ce genre de jargon, on ne s'étonne plus que la littérature policière soit encore considérée comme de la paralittérature.

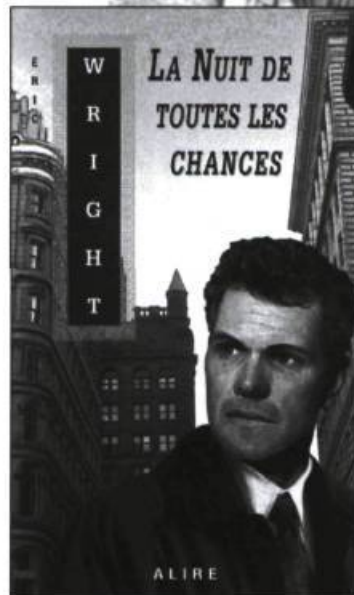
Mentionnons en passant qu'à sa parution (en 1983), le roman de Wright a remporté trois prix importants. J'imagine qu'en anglais, la mixture était moins indigeste.

QUÉBEC-BRETAGNE

Heureusement, les deux autres romans qui font l'objet de ma chronique ont au moins le mérite d'être écrits en français. Mais, pour concocter un bon polar, il ne suffit pas de savoir manier la langue.

Prenons *Les mortes du Blavet* de Laurent Laplante, par exemple. Rien à reprocher à l'écriture. Les ingrédients essentiels, crimes, indices et enquêteurs, sont également présents.

Voici, en quelques mots, de quoi il retourne. Ici, les choses vont par paires : deux meurtres, deux policiers. Marie-Françoise Le Guern, une jeune Québécoise en visite chez sa grand-mère, est retrouvée noyée dans le



Blavet, un fleuve breton. (Précisons que cette grand-mère, Anne Le Guern, est la propriétaire d'une importante entreprise agroalimentaire dans le Morbihan.) Quelques jours plus tard, la mère de Marie-Françoise, Viviane, subit le même sort. André Pharand, à Québec, et Yann Féroc, en Bretagne, dirigeront simultanément l'enquête.

Le premier se concentrera sur les proches des victimes à Québec : un ex-mari, un ex-petit ami, individu peu recommandable, une deuxième fille (la demi-sœur de Marie-Françoise), fruit d'amours adultérines. Quant à Féroc, il fouillera sur place dans les secrets de famille et autres mystères peu réjouissants. Tous deux se communiqueront ponctuellement, par téléphone et par courriel, les résultats de leurs recherches. Je parlais tout à l'heure de Maigret : c'est dans ce genre d'atmosphère que baignent, si je puis me permettre cette métaphore, les mortes du Blavet. Quelque chose d'étriqué, de mesquin, des clans rivaux, de vieilles hontes, des frustrations, des ambitions déçues, des rancunes tenaces. Et quand on a lu Simenon, le dénouement n'a rien de plus pour nous étonner. Si l'on se fie aux auteurs de romans noirs, l'humanité a le don de ne pas se renouveler.

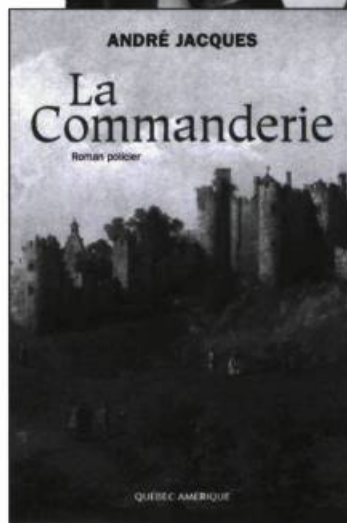
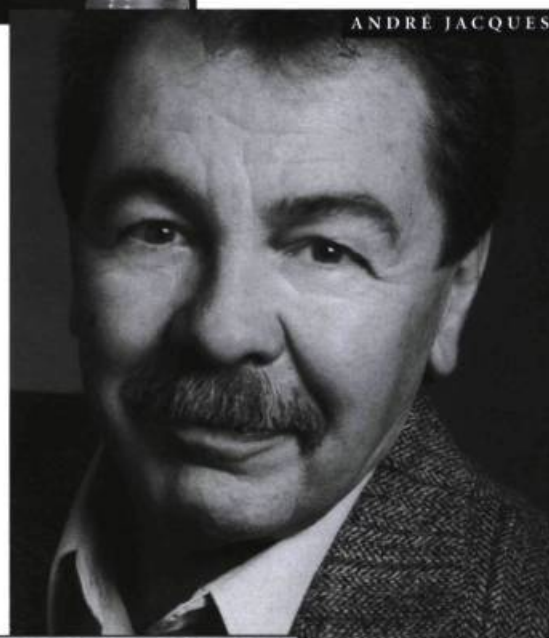
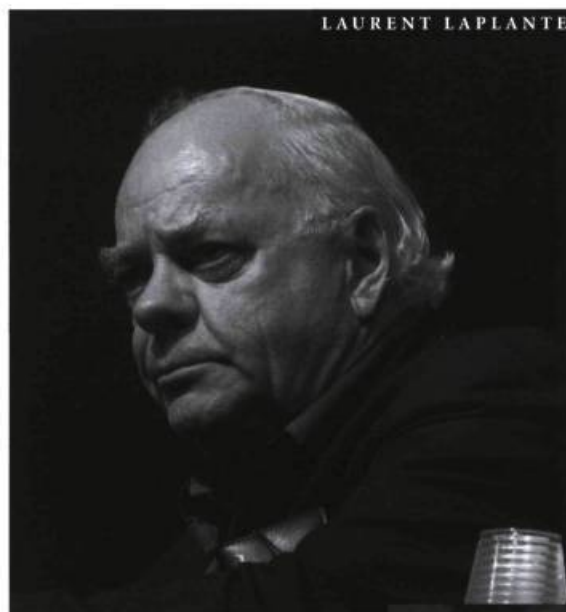
Comme je disais, tous les ingrédients requis sont présents dans le roman de Laurent Laplante. Pourtant, l'ensemble, mystérieusement, ne lève pas, et on trouve le temps longuet. Les personnages manquent de vie, la narration, de ressort. Aucune émotion ne passe, et le lecteur n'éprouve rien, lui non plus. Quand la conclusion arrive, on a perdu depuis longtemps tout intérêt à cette histoire, et, une fois le livre refermé, il ne nous reste, à part une impression de déjà lu, pas grand-chose.

MONTREAL-PROVENCE

« Un thriller qui n'est pas sans rappeler les univers sophistiqués de l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte », nous promet la quatrième de couverture de *La commanderie*, deuxième roman d'André Jacques. Voilà qui s'appelle placer la barre haute. Trop, à mon avis.

Ceux qui ont déjà lu *Les lions rampants*, du même auteur, reconnaîtront l'enquêteur, Alexandre Jobin, un ancien agent des services de renseignements de l'armée canadienne devenu antiquaire. Ils reconnaîtront aussi Chrysanthy Orowitzn, la jeune fille aux yeux lavande, source de tous les ennuis dans le premier roman, qui se transforme, pour les besoins de la présente enquête, en l'assistante de Jobin.

Cette fois, notre antiquaire a rendez-vous avec une certaine Éléonore Patenaude-Campbell, une vieille dame riche qui, après lui avoir fait



évaluer sa collection de tableaux impressionnistes, lui demande de retrouver sa petite-fille Constance, dont elle est sans nouvelles depuis plusieurs mois. Partie en France pour poursuivre, à l'intérieur d'un mémoire de maîtrise, des recherches sur l'Ordre pourpre du Temple, celle-ci semble s'être évanouie dans la nature quelque part entre l'Alsace et la Provence. Qui plus est, une lettre énigmatique, en provenance d'Ostheim, est parvenue à M^{me} Patenaude, laissant sous-entendre que Constance court un grave danger. Résolue à ce que Jobin accepte la mission, grand-maman va jusqu'à lui promettre un Cézanne en cas de réussite. Difficile de refuser, on le comprend.

Il part donc pour la France et suit la piste de Constance jusqu'à Fontecreuz, en Provence,

où la jeune fille aurait été séquestrée dans une ancienne commanderie de l'ordre des Chevaliers du Temple, pour assouvir, avec d'autres prisonnières, les appétits libidineux d'une secte formée d'avocats, d'évêques, de politiciens d'extrême-droite et autres attachés d'ambassade... russes. À la tête de cette secte, des gens très très méchants, que rien, pas même le meurtre, n'arrête.

Que dire, sinon qu'il s'agit là d'un travail honnête, d'une histoire crédible, ayant certainement nécessité des recherches poussées.

Un bon livre, quoi ! (Et dont on pourrait tirer un excellent film, j'en suis convaincue.) Mais qui n'a absolument rien à voir, ni de près ni de loin, avec l'univers de Pérez-Reverte.